

L'article d'Ernst NOLTE,
« Die Action française 1899–1944 »

Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte, t. 9, n° 2, 1961, p. 124–165

Tony Kunter

Novembre 2007

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

– 2007 –

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

Texte présenté sur Maurras.net, rédigé par Tony KUNTER, titulaire d'un master d'histoire des idées politiques contemporaines.

Près de dix ans après la mort de Charles MAURRAS, Ernst NOLTE (né en 1923), « le seul philosophe de l'histoire parmi les historiens et le seul historien parmi les philosophes de l'histoire »¹, alors professeur dans un lycée à Bonn, publia une synthèse globale sur l'Action française dans la revue munichoise de l'*Institut für Zeitgeschichte*.

Marqué très jeune par la montée des idéologies extrêmes du bolchevisme et national-socialisme², un handicap de naissance à la main lui permit d'échapper à l'enrôlement dans la *Wehrmacht* et de passer la guerre à étudier. Agrégé de philosophie en 1952, il aurait aimé réaliser sa thèse (traitant de « L'aliénation et la dialectique dans l'idéalisme allemand ») sous la direction de HEIDEGGER mais dut se résigner à travailler avec Eugen FINK. Lors de son professorat à Bonn, il entreprit d'écrire un livre qui fut publié en 1963. Cet ouvrage, le *Fascisme dans son époque*, connut un succès tel qu'il fut recruté à l'Université de Marburg puis à l'Université libre de Berlin (1973).

Dans les années 80, et plus particulièrement entre 1986 et 1988, il fit scandale dans le cadre de l'« *Historikerstreit* » qui l'opposa notamment à Jürgen HABERMAS. Dans la *Guerre civile européenne 1917-1945, National-socialisme et bolchevisme*, il décrivait le fascisme et plus spécifiquement le national-socialisme comme une réaction nationaliste face au développement du marxisme-léninisme en Europe. Son optique méthodique « phénoménologique » de focalisation interne (il se base sur les écrits des chefs-penseurs charismatiques), et son approche épistémologique « d'histoire des idéologies »

¹NOLTE trouve un tel propos « un peu exagéré mais (...) pas faux ». C'est ainsi que le définit Horst MOLLER, directeur de l'Institut d'histoire contemporaine en Allemagne ; cité par Thomas ROMAN dans son entrevue avec NOLTE du 25 novembre 2002, consultable en ligne sur <http://www.parutions.com/pages/1-6-82-3331.html> (page consultée le 4 janvier 2006).

²« Dans l'endroit où j'étais enfant, dans la Ruhr, une ville petite mais très industrielle où les communistes et les nationaux-socialistes étaient les deux partis les plus forts, je pus voir, dès avant la prise du pouvoir, ces deux partis interagir, se menacer etc. J'ai donc grandi dans une atmosphère de controverses idéologiques et politiques. » Extrait de la même entrevue.

qui tendait, par une mise en parallèle des nazisme et communisme, à amoindrir le caractère singulier de la barbarie hitlérienne, lui valurent d'être taxé de révisionnisme par HABERMAS, entre autres. Après cette « dispute des historiens », il s'est orienté davantage vers la philosophie politique (NIETZSCHE, HEIDEGGER) pour achever sa carrière sur la publication d'un recueil de conférences sur le national-socialisme.

Nonobstant une carrière riche en publications, dont bon nombre sont récentes, le *Fascisme dans son époque*, de son propre aveu, représente le noyau dur de son œuvre³. Il est composé de trois parties, dont la première porte sur l'Action française. Aussi, il semble tout à fait concevable d'avancer que l'article d'une quarantaine de pages publié en 1961 dans le neuvième tome du *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte* constitue à la fois une présentation et une synthèse du premier volume de son travail. Quand on connaît l'influence qu'a eu ce dernier dans les années 60 sur le développement de toutes les études sur le thème du fascisme dans l'Europe du court XX^e siècle⁴, on peut conclure aisément que cet essai constitue un prémisses de l'historicisation massive du fascisme, même si les antécédents existent (Hannah ARENDT, pour exemple, s'était largement intéressée à ces questions dans les années 50).

La présentation de l'auteur et de son œuvre nous permet donc de voir à quel moment de son cheminement intellectuel se situe cet article, ce qu'il représente, ce dont il est porteur concernant son idéologie personnelle. Dans un cadre historique plus global, l'évocation d'une Allemagne déchirée après l'« année zéro » découlant de la chute du nazisme, et qui va avoir maille à partir pendant longtemps avec « ce passé qui ne veut pas passer », de la responsabilité collective aux culpabilités individuelles, suffit à saisir les enjeux relatifs au point de vue développé par NOLTE. Cependant, ce point de vue, quel est-il ?

³ « Le *Fascisme dans son époque* reste mon œuvre initiale. Toutes les œuvres suivantes ont pris leur départ de ce point. » Extrait de la même entrevue.

⁴ À ce sujet, on peut citer Ian KERSHAW, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, coll. Folio histoire, Paris, Gallimard, 2003 (rééd.), p. 64.

Une description de la problématique et de l'analyse déployées dans l'article l'« Action française, 1899-1944 » semble s'imposer.

NOLTE débute sur l'évocation du mouvement tel une conséquence de l'affaire DREYFUS. Mais, plus largement, il fait vite de « cette révolution sans effusion de sang parmi toutes » que fut cette dernière (citant Georges SOREL) le point de départ de la France du XX^e siècle, insistant aussi sur la gestation du sionisme, ou encore sur la différenciation du socialisme et du marxisme, qui en résultent. Cette précocité française, alors que le siècle commence partout ailleurs en Europe par la Première Guerre mondiale, en cache une autre. En effet, l'Action française préfigure le fascisme ; mieux, elle serait d'après le disciple de HEIDEGGER le premier de tous (« *der erste von allen* »). Cependant, il précise que cette perspective a été remise en cause, en particulier par Hannah ARENDT. Cette nuance s'avère dès lors utile pour mettre en avant tout l'intérêt de questionner la nature du mouvement rapidement dominé par la personnalité de Charles MAURRAS.

Ainsi, la problématique se pose d'elle-même par une série de questions : le rationalisme de l'Action française reste-t-il très éloigné de cet « irrationalisme fougueux », qui semble gouverner plus tard les actes et la pensée en Italie et en Allemagne ? Ne constitue-t-elle pas qu'un petit groupe d'intellectuels au regard de la répartition des forces parlementaires ; petit groupe de toute autre nature que les énormes mouvements de masse du fascisme italien et du national-socialisme allemand ? Est-ce que son monarchisme, sa tendance conservatrice et contre-révolutionnaire ne sont pas, pour ainsi dire, à l'opposé des volontés de changements révolutionnaires, que HITLER et MUSSOLINI suivent dans leur combat sans pitié contre les forces conservatrices de leur pays ?

L'auteur précise que ces questions ne sont pas très claires sans une analyse traitant des idéologies, des types d'organisations et des tendances à passer à l'action. La base d'une étude comparative centrée, pour cet article, sur l'Action française semble se décider dès la problématisation introductive de NOLTE.

Retraçant rapidement l'évolution de l'Affaire DREYFUS, d'un cas de justice à une polémique politique globale, insistant sur le rôle majeur du chef des services de renseignement PICQUART (« *der wahre Held der Affäre* », le vrai héros de l'Affaire, selon lui ; à opposer au bruit de papier du « Syndicat »), il s'attarde après le suicide de HENRY sur l'article le « Premier sang ». Alors que le « J'accuse » de ZOLA et surtout le suicide du faussaire rendaient la révision inévitable et la réhabilitation probable, la réécriture des événements par MAURRAS avec le « faux patriotique » d'un « témoin de sang » redonnait à l'issue du dossier son caractère plus incertain, en ce que cette relecture scellait nettement l'affrontement entre anti- et pro-DREYFUS. La France, ou plutôt le clan, doit se rassembler face aux saignées sournoises des ennemis de l'intérieur et de l'extérieur pour livrer « la dernière bataille » : plus qu'une mythologie reposant sur le sang, MAURRAS, unissant dans un mensonge nécessaire ses qualités de lyrique, de félibre, de critique littéraire et de conteur, refuse qu'une individualité puisse mettre devant un juge une institution comme l'Armée. Cette attaque de l'individualisme face à la société prise dans son acception holistique est à mettre en parallèle avec les menaces qui planent sur le devenir de la France, la sainte arche militaire étant la garantie de celui-ci.

Cette analyse du « *Lebenslüge des Kerns der französischen Armee* » (le mensonge vital, le mensonge expression de l'instinct de survie du noyau, du cœur que représente l'armée française), que mène NOLTE, le conduit, au-delà du rapprochement de la conception maurrassienne holistique de l'intérêt général croisée à la parabole de l'arbre de BARRÈS, à ancrer l'idéologie⁵ de l'Action française tout entière dans le travail contre-encyclopédique entrepris par Charles MAURRAS. Ce dernier a pour finalité d'opposer une force comparable aux enseignements malveillants de Karl MARX. Rappelant le rôle prépondérant comme penseur politique de son temps que le maître d'Action française va jouer, le philosophe/historien allemand insiste sur l'écho final du vieillard de 76 ans – son fameux « c'est la revanche de DREYFUS »⁶ – afin de montrer en quoi cet élément, ce « mensonge vital » constitue le fil directeur de la vie de MAURRAS.

Sa présentation de l'évolution de l'Action française de 1898 à 1944, après avoir posé les questions principales concernant le sujet et évoqué la trame de l'Affaire DREYFUS par rapport au mouvement dans sa gestation puis son évolution, se veut alors chronologique, passant souvent sans les distinguer

⁵Et non les idées, la pensée ou la doctrine : comme nous l'avons vu, le terme a un sens d'autant plus fort qu'il relève d'une optique épistémologique et qu'il s'oppose ici à l'idéologie marxiste.

⁶On sait que c'est par cette phrase que MAURRAS répondit à l'annonce de sa condamnation à l'issue du procès de 1945.

de MAURRAS à l'Action française en général, et inversement. Dès que cela semble opportun à NOLTE, il insère des références au fascisme italien et/ou au nazisme allemand, pour progresser dans sa volonté comparatiste.

Il choisit, tout d'abord, dans un paragraphe, de présenter les origines du penseur d'Action française. Du cadre familial à la surdité qui le conduit sur la voie de la poésie, la philosophie et la politique, en passant par ses premiers souvenirs de la guerre de 1870, par l'éducation catholique et sa rencontre d'esprit avec LAMENNAIS, les romantiques, puis la perte de la foi, jusqu'à son intériorisation des idées de COMTE, NOLTE montre comment s'est forgé l'esprit de Charles MAURRAS. Des origines de vie, il en vient donc à la formation intellectuelle du jeune Provençal. Il insiste alors sur le choc subi face au cosmopolitisme parisien, et sur sa détestation précoce pour la propagande du marxisme qu'il traite déjà d'« allemande et juive ». Il revient ensuite sur le premier programme provençaliste de MAURRAS qui semble s'opposer au fascisme. Mais le provincialisme se veut surtout anti-jacobinisme, et anti-protestantisme, car la Réforme est venue d'en haut. Il traite dès lors de ses choix d'esthétique littéraire qui l'amènent vers le néo-classicisme et l'école romane de MORÉAS, l'ensemble étant interconnecté avec sa conception de la société et de la religion (liens entre la forme romano-païenne et le catholicisme). Il en vient enfin à l'idée de nation qui se construit chez MAURRAS en réaction aux écrits de FICHTE en même temps qu'avec une prise de conscience de la décadence nationale lors de son voyage journalistique en Grèce pour les Jeux olympiques. Cette révélation le conduit sur la voie du monarchisme. NOLTE conclut sur l'arrivée de MAURRAS en politique par un dépassement, une synthèse du poète et du philosophe. Mais il s'agit d'un politique intégral (« *ein integraler Politiker* ») qui fonde sa perception de la vie de la cité sur une confrontation entre la théologie, la métaphysique et l'esthétique.

Dans un second moment, le disciple de HEIDEGGER insère ce personnage principal, dont il vient de décrire le vécu de jeunesse et la formation intellectuelle, dans le contexte de l'Action française en gestation jusqu'à la fondation du journal en 1908. NOLTE décrit la création du mouvement en présentant brièvement Henri VAUGEOIS et Maurice PUJO, et en insistant sur l'aspect microscopique de ce groupe d'intellectuels de tendances très variées. Il dépeint la montée en puissance, en opposition aux dreyfusards, de l'école d'Action française, avec son nouveau nationalisme, « intégral », teinté de pensées contre-révolutionnaires. À ce sujet, le philosophe allemand considère qu'on a eu raison de dire que, dans les années d'avant-guerre, il n'y avait nulle part ailleurs un groupe politique intellectuel de si haute qualité que la jeune Action française. Il termine sur les publications de MAURRAS à cette époque et l'ascension énergétique de la Ligue.

Le troisième point s'intéresse à la période qui va de la fondation du journal quotidien à la fin de la guerre. Quand paraît celui-ci pour la première fois, le 21 mars 1908, une nouvelle phase se dessine. La montée de la violence qui transparait avec la naissance des Camelots du roi et l'affaire THALAMAS, ainsi que la volonté de faire un « coup de force », qui donne la recette pour la « Marche sur Rome », témoignent d'une radicalisation du mouvement, mais font surtout ressortir les structures de base de la brutalité fasciste ; pour exemple l'idée d'expédition punitive⁷. L'auteur revient alors un instant sur les rapports, plus ou moins opportunistes, qui se nouent entre PIE X, l'Église dans sa dimension conservatrice, et les idées de MAURRAS, contre l'émergence du catholicisme social du Sillon de Marc SANGNIER. Ce sont ensuite les relations avec le syndicalisme qui sont étudiées. Sur cette thématique, tous les efforts argumentatifs se bornent à démontrer en quoi pensées et actes vont dans le sens d'« un fascisme avant la lettre »⁸. Du courant d'idée national-socialiste de Henri VAUGEOIS à la collaboration de Georges VALOIS (selon NOLTE, futur MUSSOLINI français avec son Faisceau fondé en 1925), sans oublier le cercle PROUDHON, NOLTE veut insister sur la germination fasciste au sein de l'Action française. Cependant, il nuance son propos par l'échec du groupe sorélien et la préférence de MAURRAS pour le conservatisme paternaliste de LA TOUR DU PIN. Mais la préparation de la guerre va détourner le mouvement des expérimentations de politique sociale.

L'Action française semble sensiblement belliqueuse et militariste avant le premier conflit mondial. Dans la droite lignée de l'antidreyfusisme, DAUDET dénonce dès 1910 l'espionnage judéo-allemand, et MAURRAS, dans son ouvrage *Kiel et Tanger*, décrit l'ordalie de guerre qui se profile à l'horizon pour la République. S'attardant sur la haine du Provençal pour le pacifiste JAURÈS, NOLTE termine sur la ligne politique du mouvement durant la guerre, ligne politique qu'il ne quitte plus, participant largement à la propagande du conflit, et soutenant la dictature à la romaine de CLEMENCEAU⁹.

Les trois points suivants s'intéressent à l'Entre-deux-guerres, de la fin des combats à la condamnation par Rome, qui constitue elle-même une partie de la synthèse, pour continuer sur la période qui aboutit à la défaite de la France. La victoire marque l'apogée du rayonnement de l'Action française

⁷C'est le cas pour THALAMAS, cet enseignant qui avait insulté Jeanne d'Arc aux yeux des Camelots du roi.

⁸Il cite ici Michael FREUND, *Georges Sorel. Le conservatisme révolutionnaire*, Francfort, 1932, p. 231.

⁹Il rappelle à ce sujet que MAURRAS a même dit plus tard que CLEMENCEAU avait fait la politique de l'Action française (...) [et que] par ses méthodes antidémocratiques et monarchistes, il avait remporté la victoire. Il cite ici librement l'*Enquête sur la Monarchie*, en son « discours préliminaire », p. XLVI.

mais aussi sa condamnation à mort (« *Todesurteil* »). Avec la République triomphante, la restauration monarchique sombre dans les abîmes de l'oubli de l'histoire du XIX^e siècle. Quant à son rayonnement international, il tend à diminuer du fait de la naissance de cousins italiens et allemands mais aussi à cause de son incapacité croissante à aller de l'avant. Mais il serait faux de voir le mouvement comme une entité de plus en plus circonscrite au seul hexagone, et il a encore à se battre, de la même manière que les fascistes italiens et les nazis allemands : pour la victoire de chaque peuple contre le principal ennemi haï, en même temps qu'avec la résistance du pouvoir conservateur, dans l'ombre duquel il évolue. Il doit aussi lutter pour devenir le point d'inclusion dans un centre de gravité d'un pouvoir renforcé, pour dépasser l'aurore/crépuscule issu de la victoire/défaite¹⁰, pour éviter cette chute éclatante que l'on retrouve dans ces trois phénomènes dits « fascistes » mais ayant chacun leur originalité. Cependant, l'œuvre de l'Action française aura surtout été de protester après la victoire sur le thème du « mauvais traité ». Pour NOLTE, la volonté de supprimer l'Allemagne (la démembrer, en faire une colonie militaire, seul moyen d'éviter une guerre de revanche) a favorisé paradoxalement le nationalisme allemand, et notamment HITLER.

Dans les faits, les positions prises par MAURRAS restent limitées sur les sujets de politique internationale : l'unité de l'Allemagne en 1925 l'amène uniquement à reposer le mouvement en rempart. L'attitude est comparable pour ce qui concerne la condamnation romaine. L'analyse du philosophe/historien allemand est pour cet épisode, assez classique : il décrit le processus en montrant la fin de non-recevoir de l'Action française mais la réelle crise qui secoue les catholiques français. Avec un royalisme devenu sans dents (« *zahnlose Royalismus* »), et la perte de la majeure partie de son auditoire catholique, l'apparition de mouvements radicaux se voulant dans l'esprit des préceptes de MUSSOLINI va réduire encore davantage le rayonnement de l'Action française, même si elle est elle-même la plus vieille organisation qui se donne en exemple pour le fascisme¹¹. Elle hésite cependant à se positionner par rapport au mussolinisme et au national-socialisme contrairement à certaines formations des années 30 comme le Francisme de Marcel BUCARD car, contrairement à celles-ci, elle n'est pas une imitation. Son attitude se précise avec la conquête de l'Éthiopie et la guerre d'Espagne, dans le cadre desquelles elle prend la défense de Rome et des franquistes au nom du combat de la civilisation contre

¹⁰Pour NOLTE, il s'agit d'une réduction grotesque des origines du fascisme et du national-socialisme. Il souligne aussi le lien marqué dans les rhétoriques fascistes entre la victoire et la défaite.

¹¹Elle en devient même pour l'auteur un amas de temps préhistoriques au milieu de cette jeune génération (« *Block aus Urzeiten* »), même si elle reste dynamique (participation au Six février 34, par exemple).

la barbarie et de la défense de l'intérêt national par rapport aux couleurs politiques des pays frontaliers de la France. Pour les reste, NOLTE achève sa description de l'avant-guerre en expliquant combien MAURRAS voue une haine totale aussi bien au national-socialisme, « cet Islam du nord », qu'au communisme, ce qui va l'entraîner sur la voie d'un ultrapacifisme, qui fait de sa défaite « la plus sûre de toutes » avant même le déclenchement du conflit.

Vichy constitue l'avant dernier tableau sur lequel s'attarde l'historien allemand. Il dépeint la mise en place du régime. Puis, il décrit moins la place majeure dévolue au symbole MAURRAS (« le plus français des Français ») que celle attribuée à ses élèves en tant qu'acteurs gouvernementaux de la politique vichyssoise. De plus, avec Vichy, la vieille tradition de la pensée contre-révolutionnaire se trouvait dépassée par la possibilité de renaissance nationale, d'une « Révolution nationale », qui allait voir l'approfondissement d'au moins deux piliers des idées de MAURRAS : la monarchie et le fédéralisme. NOLTE démontre à quel point le royalisme du vieux doctrinaire, à l'image de son catholicisme, sont spécifiques. Se dévouant pleinement au programme de Philippe PÉTAIN, alors que celui-ci opte pour une politique de collaboration qui signifie le déclin de la France, ne se choquant pas de l'accueil froid réservé au comte de Paris par le Maréchal et LAVAL, et vantant les mérites d'un État militaire, le penseur d'Action française rapproche son monarchisme du césarisme¹², si l'on accepte de détacher celui-ci de ses origines révolutionnaires. À cette définition s'ajoute une réduction progressive de la distance vis-à-vis du fascisme et du national-socialisme. Pour son fédéralisme, devant la pratique du régime, le maître de l'Action française dut lui-même expliquer qu'il s'agissait en grande partie d'illusions.

Après l'invasion de la zone sud en 1942, les collaborationnistes ont le vent en poupe et MAURRAS est de plus en plus isolé à Lyon. NOLTE s'arrête alors sur l'antisémitisme maurrassien, qui se veut « d'État », par opposition à celui des Allemands, qui se veut « de peau ». Toutefois, le disciple de HEIDEGGER trouve les deux formes comparables. Le philosophe donne le dernier coup de pinceau sur le tableau de l'Action française durant la Deuxième Guerre mondiale en décrivant l'attitude de MAURRAS lors de la Libération¹³ et dresse un bilan nuancé de sa position idéologique, avant d'évoquer son emprisonnement. Ainsi, s'il s'est opposé au collaborationnisme, dans lequel avaient sombré nombre des ses élèves, il n'a cessé de faire le procès retentissant et des Anglais, et des juifs, et des gaullistes. Lui, qui a lutté pendant cinquante ans pour que le pays réel l'emporte sur le pays légal, alors qu'un régime di-

¹²Il s'appuie à cet effet sur une référence des années 30 : Waldemar GURIAN, *Die integrale Nationalismus in Frankreich. Charles Maurras und die Action française*, Francfort, Vittorio Klostermann, 1931, p. 92.

¹³« Unité française d'abord ».

minuait comme une ombre chinoise devant les volontés de la nation, fut le dernier avocat d'un pays légal non admis par cette dernière.

L'article se termine sur le procès, la détention et la mort de Charles MAURRAS. Avec la Libération s'achève l'histoire de l'Action française. La condamnation de son maître à penser pour « intelligence avec l'ennemi » est marquée, selon l'auteur, par des ressemblances avec le procès de DREYFUS. Son emprisonnement est caractérisé, quant à lui, par une forte productivité de l'écrivain : il écrit sur lui, l'Action française, ses rapports avec l'Église, sur sa politique avant la Deuxième Guerre mondiale, mène des analyses qui sombrent dans l'irréalité pour mieux se justifier, et se rassurer. L'appréciation de NOLTE vis-à-vis du MAURRAS tardif est loin d'être sereine ! D'après lui, l'argumentation la plus malhonnête se joue sur la scène du nationalisme du vieillard. Celui-ci évoque le chauvinisme des États-Unis et de l'Union soviétique, reproche à la Révolution d'avoir révélé le concept français de conscience nationale aux autres peuples. MAURRAS considère aussi le national-socialisme comme un hitlérisme qui est lui-même un « néo-fichtianisme », ce qui signifie qu'une dénazification doit vouloir dire une « désallemanisation ». L'auteur de l'article précise également le fait que MAURRAS se confie sur sa tendance génocidaire, qui le relie à HITLER. Il ajoute enfin que l'ami de MISTRAL ne renie pas la parenté avec le fascisme mussolinien (depuis 1943). Le rideau tombe sur la scène de l'idéologie après que NOLTE a décrit l'un des thèmes principaux des ouvrages de l'époque du triomphe (1940–1943) : au-delà de la mise en parallèle positive de l'Action française, du fascisme italien, et du national-socialisme, MAURRAS élève la tradition contre-révolutionnaire au niveau d'une revendication de commandement non seulement des Portugais et des Italiens, mais aussi des Allemands.

L'analyse du parcours de mouvement et de Charles MAURRAS finit par le récit du déroulement de la dernière année du penseur jusqu'à sa mort. Ernst NOLTE conclut sur l'importance du personnage en tant que politique et idéologue, et précise que, selon lui, si le national-socialisme allemand et le fascisme italien offrent un intérêt historique, les principes de MAURRAS appartiennent toujours au présent et sont peut-être même une provocation pour le futur.

Par l'orientation marquée et l'ampleur de l'analyse, on peut donc saisir à quel point cet article est central tant dans l'œuvre de NOLTE que dans l'historiographie de l'Action française. Il représente l'une des premières synthèses globales sur le mouvement et la pensée de Charles MAURRAS¹⁴. Une lecture critique amène alors, dans un premier temps, à préciser que l'ensemble se veut assez lumineux, dynamique, souvent emphatique. Les faits avancés, dans l'ensemble, ne paraissent pas nécessiter de mise en doute quelconque tant les références sont précises et nombreuses.

Le plan est, pour sa part, assez cohérent : la chronologie a été découpée en plusieurs tranches particulièrement pertinentes. Ainsi, partant de l'affaire DREYFUS, l'auteur revient un instant sur la formation de MAURRAS et sa rencontre avec le proto-groupe nébuleux de VAUGEOIS et PUJO, et décrit la montée en puissance qui s'étale de la création du journal quotidien en 1908 à l'apogée de l'après Première Guerre mondiale. NOLTE poursuit sur la décrue qui accompagne en particulier la condamnation romaine et l'émergence d'une concurrence ligueuse dans les années 30. Après Vichy, présenté comme un instant de grâce si bref que, dans l'agitation de l'allée du pouvoir, la pensée maurassienne achoppe sur son propre terrain idéologique, il s'agissait de finir sur les dernières années de MAURRAS.

L'ouvrage de Jacques PRÉVOTAT¹⁵, intitulé *L'Action française*, publié en 2005, d'un volume semblable, utilise un plan tout à fait comparable, si ce n'est qu'il insiste davantage sur la pérennité de l'influence de cette école. Cette pérennité, NOLTE ne pouvait la connaître (il écrit à la fin des années 50, début des années 60), mais, il l'avait devinée, comme nous avons pu le voir, dans sa conclusion.

Cependant, si l'on voulait totalement comparer les deux écrits, il faudrait préciser que l'examen mené par J. PRÉVOTAT semble beaucoup plus nuancé

¹⁴Peu de temps après paraît aux États-Unis, d'Eugen WEBER, *L'Action française*, Stanford University Press, Stanford, 1962.

¹⁵Jacques PRÉVOTAT, *L'Action française*, Paris, PUF, 2005, 127 p.

que celui du philosophe allemand, pour ce qui concerne la mise en valeur de l'antinazisme par antigermanisme de Charles MAURRAS, ou la dimension littéraire de son œuvre.

À ce sujet, une première évidence s'impose d'elle-même : plus de quarante ans séparent les deux synthèses. Outre que le temps a peut-être amoindri le feu des passions intellectuelles autour de thèmes tels que les droites en France et le fascisme, le recul de l'historien lillois, qui profite ainsi de l'historiographie qui l'a devancé, lui permet sûrement de mener son étude selon des normes plus sereines et plus documentées.

Ces éléments avancés, on est tout de même conduit à instruire à charge le dossier des optiques méthodique et épistémologique employées par NOLTE. S'il oublie largement le MAURRAS littéraire pour en faire un monstre politique et idéologue, c'est surtout sur sa technique « phénoménologique », comme il aime à l'appeler, et sur son principe de comparatisme historique qu'il convient de s'appesantir.

Sa méthode peut sembler intéressante en ce qu'elle rétablit le fascisme dans son contexte de gestation au sein des processus cognitifs propres à ses acteurs et penseurs principaux. Cependant, lorsque NOLTE oublie de confronter le fascisme à son équivalent historique global, il finit par aboutir à une appréciation des événements en empathie avec le point de vue qu'il analyse.

Le comparatisme historique, qui, d'une certaine manière, en découle, a été vivement critiqué dès la sortie de son ouvrage *Le Fascisme dans son époque*. Les problèmes évoqués se retrouvent déjà dans son article sur l'Action française : en détachant l'examen du fascisme de toute son évolution socio-économique, le philosophe allemand ne travaillait que par agencements d'idéaux-types tels que les définit Max WEBER. Tout ceci se traduit dans l'étude par une volonté systématique de rapprocher les différents phénomènes qu'il nomme fascisme ou national-socialisme. On pourrait qualifier cette opiniâtreté d'exacerbation rhétorique qui sombre parfois dans la caricature. L'exemple le plus flagrant, à cet égard, se situe au tout début de la présentation, quand NOLTE, pour prouver que l'Action française est peut-être le mouvement le plus fasciste de tous, insiste sur la haine et le mépris du jeune marxiste MUSSOLINI pour les Camelots du Roi. Il joue aussi avec les représentations : il sait très bien, qu'avant tout, le lecteur retiendra le fascisme du Duce et non son marxisme de jeunesse. Il ne paraît pas choquant d'affirmer que NOLTE voudrait sous-entendre que le grand inspirateur du fascisme, lui-même, avait de la haine pour MAURRAS.

Au final, la méthode phénoménologique et l'optique comparatiste ne sont plus pour NOLTE des moyens, mais bien des finalités. Il se saisit d'un concept,

le fascisme, qu'il définit fort peu dans son article¹⁶, l'applique à une sorte de contexte métapolitique européen au XX^e siècle, qui nivelle les cultures, les économies, les sociétés dans leur ensemble. Il imprime son schéma sur le cas de l'Action française. Du seul fait de son principe de focalisation interne, il conserve essentiellement l'élément de l'Affaire DREYFUS pour le contexte, puisqu'il s'agit, selon lui, du phénomène capital pour comprendre la vie politique de MAURRAS. Il est acquis que l'événement fut d'importance pour lui, mais il ne suffit pas à expliquer son évolution pendant cinq décennies. En outre, s'intéressant peu à la question de l'écho du mouvement¹⁷, il peut d'autant mieux le comparer au fascisme et au nazisme qu'il ne tient pas compte des différences d'intensité entre ces manifestations. Ian KERSHAW en conclut, comme nombre de critiques du disciple de HEIDEGGER, qu'il n'a « pas vu que les différences l'emportaient sur les similitudes, ce qui remet en question la singularité même du phénomène »¹⁸.

Au-delà de ce nivellement des fascismes en un fascisme en tant que réponse épidermique au communisme (et dans cet esprit, NOLTE n'hésite pas à accentuer l'antibolchevisme de MAURRAS), on peut revenir sur l'application même de ce terme à l'Action française. Oui, cet article croise également la problématique historiographique formulée par cette question qui a de l'avenir dans les années 60 : y a-t-il eu un fascisme français ? À cet égard, on demeure confondu de voir que NOLTE cite René RÉMOND, certes, pour nommer ceux que Zeev STERNHELL traite plus tard de fascistes vulgaires, mais en l'incluant dans le fil de son exposé qui tend à prouver que l'Action française était fasciste avant l'heure. Ce qui va *a contrario* de l'analyse de l'historien français.

Plus largement, il semble en effet pertinent de voir l'Action française comme une héritière de la droite contre-révolutionnaire. Cette droite contre-révolutionnaire a évolué dans le contexte spécifique de la France au court XX^e siècle, dans ses nouveaux enjeux. Elle est alors entrée en concurrence avec le fascisme, né dans l'Entre-deux-guerres, notamment, dans l'axe du procès de brutalisation des sociétés européennes, procès très ancré en Allemagne et en Italie. Vichy l'a enfin noyée dans son idéologie composite et opportuniste.

¹⁶Il évoque juste le phénomène comme une somme d'enseignements et une praxis. Pour le caractériser, il parle seulement de la violence, la turbulence, les uniformes, des visages fermés, et d'un chef charismatique. Dans son ouvrage d'ensemble, il se tient à une définition plus précise en parlant d'« une résistance pratique et violente à la transcendance ». Par là, il présente le fascisme comme à la fois un antimodernisme et un antitraditionalisme européen, forgé en réaction au communisme, et qui est propre à une configuration sociologique du temps (d'où le *Fascisme dans son époque*).

¹⁷Cette question est posée en introduction comme nous l'avons dit *supra*, mais NOLTE ne paraît pas y répondre.

¹⁸Ian KERSHAW, *Qu'est ce que la nazisme ?*, p. 71.

À cause des limites méthodologiques soulignées dans son travail, Ernst NOLTE nous amène ainsi à nous poser des questions sur l'historien face à son sujet d'étude. En rappelant sa jeunesse qui l'a conduit à détester très jeune le communisme et le nazisme, et durant laquelle il a connu la dégradation nationale liée à la chute de l'Allemagne nazie et la découverte de ses crimes, il trahit, *de facto*, son intentionnalisme ; intentionnalisme qui est le fruit du manque de mise à distance de son thème de travail.

Étreignant l'Action française dans son champ d'investigation, il essaie de relativiser le nazisme allemand, en démontrant que des phénomènes comparables ont existé à la même époque en Europe, avec des haines certaines vis-à-vis de ceux qui furent les bourreaux (la germanophobie de MAURRAS) et qui auraient très bien pu être, de ce fait, des victimes. Dès lors, son intentionnalisme et son relativisme font moins de son analyse une démonstration qu'une argumentation. Ou plutôt, entre le point de départ qui tient à ses ressorts personnels, ses motivations psychologiques, et ses représentations et le point d'arrivée qui est l'aboutissement de l'ensemble, il y a des éléments historiques choisis qui sont agencés en vue d'atteindre l'objectif final. Ainsi, NOLTE tient sa conclusion avant même d'avoir posé sa problématique. Le schéma construit est cependant loin d'être insignifiant, s'il l'on sait le recadrer en éclairant ses limites.